

rang, parfois au-dessous, du premier écrivain venu, où ils passent pour des rêveurs, pour des ciseleurs, pour des puristes, toutes choses qui, dans l'opinion du vulgaire, se résument admirablement dans la qualification de propre à rien.

Il est pénible de le constater, mais savoir sa langue est loin d'être une recommandation auprès des propriétaires de journaux, qui, pour la plupart, considèrent le style comme une superfétation.

Dans notre pays on éprouve rarement le désir d'être quelque chose ou quelqu'un, mais on tient énormément à paraître ce qu'on n'est pas. Peu de propriétaires de journaux échappent à cette règle beaucoup trop générale.

On tâche de mettre la main sur un homme d'autant plus méprisé qu'on le soupçonne de posséder quelques connaissances littéraires.

Moyennant une rémunération ridicule, on lui confie le soin de faire de la réclame au patron.

Il faut que le forçat de la plume se contente de peu. Ça lui apprendra à passer son temps à étudier lorsqu'il est si facile d'exploiter ses semblables.

S'il a l'échine assez souple pour mettre sa plume au service de toutes les mauvaises causes, on lui permettra de traîner aussi longtemps qu'il le voudra une existence misérable, jouant un rôle effacé, acceptant tous les torts imputables à la mauvaise direction qu'il reçoit, s'éreintant à créer une réputation de grand homme au patron qui se gourme en s'appropriant tout le mérite d'articles écrits à son insu.

Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'un homme sérieux persiste de propos délibéré à faire du journalisme sa profession ?

La concurrence effrénée des grands journaux soutenus par les partis politiques a enlevé à l'écrivain tout espoir de fonder un journal.

Lorsqu'on est écrivain on n'est pas capitaliste, c'est entendu.

On a vu des rédacteurs de journaux devenir propriétaires à force de savantes combinaisons, mais ceux-là n'ont pas le temps de soigner leur style, et ça se voit suffisamment.

Il y en a qui passent pour les premiers journalistes du pays, et qui n'écriraient pas dix lignes sans faire dix fautes de français.

La cupidité, la souplesse d'échine, l'indélicatesse et la morgue du parvenu se rencontrent rarement chez un homme capable d'apprécier les beautés du style. Il paraît que toutes ces choses sont maintenant nécessaires pour qui veut aspirer à recueillir les honneurs et les profits du journalisme.

Un homme capable d'écrire correctement ne tient pas à s'ankyloser dans une position secondaire. Il plante là le journalisme à la première occasion, et notre public, composé de gens qui n'y entendent rien, se contente facilement des journalistes d'occasion qui n'ont pas et n'auront jamais l'orgueil du métier.

Et tenez, le public n'est pas le seul coupable. Vous admettez qu'il pêche par ignorance ; êtes-vous bien sûr que son éducation n'a pas été faussée par ceux-là même qui auraient dû le diriger dans la bonne voie ?

Je ne parle pas ici de la presse. Nous sommes d'accord

pour lui attribuer sa part de responsabilité, mais nous avons notre Académie, la Société Royale Canadienne, dont M. Lusignan est l'un des membres les plus distingués. Quelle a été l'influence de cette institution sur la marche de nos progrès littéraires ? Tous nos immortels sont-ils impeccables sous le rapport de la langue ?

S'est-on basé uniquement sur le mérite littéraire des aspirants pour les admettre dans ce docte corps ?

Le favoritisme n'a-t-il eu rien à faire, soit dans la composition de cet aréopage, soit dans l'appréciation des travaux qui lui ont été soumis ?

Ces diverses questions peuvent paraître impertinentes, mais je serais bien étonné si l'on trouvait moyen d'y répondre d'une façon satisfaisante.

Le mal est plus profond qu'on ne le croit généralement. La presse en est sans doute responsable jusqu'à un certain point, mais n'est-elle pas elle-même victime de ce favoritisme irraisonné qui exclut systématiquement plusieurs jeunes écrivains de mérite, pour prodiguer les encouragements aux auteurs d'une foule de productions indigestes ?

Qu'une association exclusivement composée d'incapables adopte pour devise :

« Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis, »

cela se conçoit ; mais que des hommes d'un mérite éprouvé prêtent main-forte à ces charlatans de la plume, pour traîner constamment devant le public une invariable liste de noms justement obscurs accolés à quelques noms justement célèbres ; qu'ils se concertent avec eux pour étouffer sous la conspiration du silence des auteurs d'ouvrages bien accueillis par les sommités littéraires, ouvrages dont personne n'a osé contester le mérite, voilà ce qui m'étonne et ce qui me fait croire que pour être efficace la réforme devra commencer en haut lieu.

Un peu moins de complaisance envers les flatteurs ignorants, incapables et dépourvus de goût ; un peu plus d'encouragement aux jeunes qui s'efforcent de résister à la contagion de l'anglicisme.

Le nombre des bons écrivains n'est pas si considérable que ceux qui sont déjà arrivés aient raison de redouter la concurrence.

Tâchons que nos littérateurs aient plutôt intérêt à châtier leur style qu'à faire leur cour aux entrepreneurs de réclame.

Lorsque nous aurons atteint ce résultat, l'utilité du livre de M. Lusignan augmentera de beaucoup. Aujourd'hui, il ne fait qu'étaler aux yeux du public une triste nomenclature de fautes nombreuses, bien propres à nous rendre ridicules aux yeux des étrangers ; alors, il forcera nos journalistes les plus en vogue à s'amender ou à céder la place à d'autres qui ne demandent pas mieux qu'à écrire correctement.

Que la pureté du style soit considérée chez le journaliste comme une qualité supérieure à la faculté d'intriguer ou de s'aplatir, et vous verrez comme il y en a encore dans le pays des gens qui connaissent la différence entre un anglicisme et une locution parfaitement française.

RÉMI TREMBLAY.